

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Jeu drôle

Christian Monnin

Volume 48, numéro 2 (272), mai 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32829ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Monnin, C. (2006). Compte rendu de [Jeu drôle]. *Liberté*, 48(2), 91–93.

Jeu drôle

Christian Monnin

Alexeï Slapovski, *Je n'est pas moi*, traduit du russe par C. Zeytounian-Beloüs, Paris, Éditions 10/18, 2004, 325 p.

Pour pimenter sa morne existence de petit fonctionnaire à Saratov, Nedeline se nourrit de la vie des autres. Il les observe avec une avidité telle qu'un beau jour l'impensable se produit : il se retrouve dans le corps d'un malfrat dont il admire chaque soir la maîtresse, chanteuse dans un restaurant. Bien sûr, il ne sait rien de sa « nouvelle vie » et de bien mauvaises surprises l'attendent à mesure qu'il découvre dans la peau de quel salaud il est embarqué. Et cette peau, il est bien obligé de la sauver, seulement, n'est pas mafieux qui veut... Commence alors une errance rocambolesque qui mènera successivement Nedeline dans le corps du Numéro Un de l'État, d'un chanteur à succès, d'un ivrogne et finalement d'une poule, avant qu'il n'entreprenne sérieusement de reconquérir sa vie pour mettre un terme à ce corps à corps sans queue ni tête.

Redoutable idée narrative que celle qui préside au roman d'Alexeï Slapovski : qui n'a rêvé de vivre plusieurs vies ? On est toujours un peu le petit fonctionnaire de sa propre existence, qui paraît terne, étriquée, banale. Par moments, on voudrait être un autre : plus riche, plus aventureux, plus puissant, plus célèbre, plus libre. Eh bien, c'est exactement, dans cet ordre, le parcours que propose *Je n'est pas moi*, par le truchement d'une sorte de lecteur délégué à l'intérieur du livre : d'une certaine manière,

Nedeline vit une succession d'expériences de lecture, si l'on veut bien admettre qu'une des spécificités de l'art, et tout particulièrement de l'art romanesque, est d'introduire dans la vie et la conscience d'autrui.

Changer de peau

Seulement, lui n'a accès qu'au corps et à la vie « extérieure » des autres. Autrement dit, il conserve sa vie intérieure propre, ce qui confère au livre à la fois sa continuité et sa dimension humoristique, par la dissonance ainsi créée entre corps et conscience. C'est en même temps le moteur de l'intrigue : ayant gardé sa conscience, Nedeline souhaitera tôt ou tard réintégrer son corps. Il est contraint de sortir de sa passivité (d'ailleurs patronymique) pour revenir à lui, à sa vie, de la même façon que le lecteur doit s'arracher à sa lecture pour reprendre pied dans le réel.

Nedeline est alors aussi une sorte d'Ulysse cherchant à retourner auprès de sa Pénélope et qui, en cours de route, aimerait seulement succomber au chant des sirènes. Or c'est précisément ce qu'il lui est impossible de faire : bien que tous les personnages féminins portent le prénom de sa femme, il ne parvient à en posséder aucun : toujours quelque chose l'en empêche (une incapacité physique, un gêneur, etc.). C'est la limite de cette toute-puissance qui lui permet de changer de corps : elle le condamne à l'impuissance sexuelle, comme si le pouvoir de s'introduire dans le corps des hommes lui interdisait de pénétrer celui des femmes.

Par ailleurs, au gré de cet enchaînement d'expériences romanesques, Nedeline découvre que la vie des autres n'est pas toujours une sinécure, tant s'en faut, et chaque incarnation a ses inconvénients, parfois majeurs : l'un est recherché par la police ; un autre est à l'article de la mort ; un troisième a été castré par une femme délaissée...

Des rôles types

Plus que par l'écriture, *Je n'est pas moi* se distingue par des moments de bravoure qui reposent sur le comique de situation : ainsi lorsque le mafieux est aux prises avec un employé d'hôtel incorruptible dont l'honnêteté relève de la science-fiction ; ainsi quand le Numéro Un de l'État est empêché par le chef de sa garde d'aller sonder le peuple parce que, déguisé, il ne ressemble plus à sa photo d'identité ; ainsi également lorsque la star de variété préformatée abandonne le *play-back* et vocifère n'importe quoi, inventant un « rock fatal » qui fait fureur parmi la jeunesse dissidente.

La limite du livre de Slapovski est peut-être de décrire moins des caractères que des rôles sociaux stéréotypés : le prétexte narratif de départ interdit toute profondeur aux personnages, qui ne sont que des enveloppes, des moules. Le portrait de la société soviétique demeure alors superficiel. Pour tout dire, l'époque où il est situé n'a aucune importance et le récit pourrait aussi bien se dérouler aujourd'hui. Dans cette mesure, quand la satire fait mouche, c'est drôle, quand elle est moins mordante, le livre traîne en longueur. D'autant qu'il lui manque également une quête ou un propos : pendant la plus grande partie du livre, Nedeline se borne à errer sans but de corps en corps, avant que la balade ne se mue finalement en corps à corps pour retrouver sa vie.

Il en ressort seulement que les incarnations les plus difficiles et les plus exigeantes de l'*homo sovieticus* sont le mafieux et le père de famille ordinaire. Et, à la vérité, les qualités d'un mafieux s'avèrent bien utiles pour réussir sa vie familiale...